



LA PAIX VERTE DU JARDIN



Le jardin potager, 1942, huile sur toile, 60,3 x 73 cm,
Collection particulière

L'Université de Côte d'Azur a lancé un projet, The Open Map of The Global Pause, qui consiste à répertorier sur une carte interactive tous les effets bénéfiques du confinement, environnementaux et sociaux, repérés aux quatre coins du globe. L'objectif de cette initiative est d'établir un témoignage mondial, collectif et historique, à l'usage des générations futures. Partout sur la planète on a observé des changements positifs, parfois très rapides. Ainsi on apprend que, grâce à une diminution de la pollution et pour la première fois depuis 30ans, l'Himalaya est visible à 200 km, cependant qu'à Venise les eaux se sont éclaircies et qu'à Pékin les habitants ont vu le ciel... Allons-nous nous résigner à la pollution du ciel, de l'eau et de la terre ou allons-nous tirer les leçons de cette crise et prendre soin de notre planète ?

Dans les années 50, lorsque les tracteurs remplacèrent les chevaux dans les vignes et que les troupeaux de moutons abandonnèrent la campagne mon père comprit qu'un monde disparaissait et avec lui le sujet de sa peinture. Pourtant quelques années plus tard, il allait trouver l'inspiration face aux paysages paisibles des Causses des Cévennes, où l'on travaillait encore la terre avec des bœufs. Dans la vallée du Durzon, au pied du plateau du Larzac, il était heureux, et appréciait intensément cette « paix verte » qu'il décrit dans ses mémoires*, alors que revenant de Paris, il retrouve avec joie le jardin de Fourques.

Et n'est-ce pas précisément la paix verte du jardin planétaire que nous venons de connaître, à notre tour, ces dernières semaines ? Il aura fallu qu'un virus, jusqu'alors contenu dans les profondeurs de la forêt, menace l'humanité pour que nous cessions d'être des « ennemis du vivant », ainsi que l'évoque Henri de Paz-zis dans un très beau texte reproduit ici. Nous y joignons, en exergue, un document retrouvé dans les archives



Le joueur de mandoline, 1946, huile sur toile, 60,96 x 74 cm
Collection Barnes Foundation

S'il a souvent peint la ville comme un décor de théâtre où la vie quotidienne se déroulait sans l'encombrement des automobiles il se contenta de suggérer au maire, dans le brouillon de lettre reproduit ici, de verdir la ville et de ne pas encourager la prolifération des automobiles. En cela il anticipait bien des initiatives prises aujourd'hui dans les grandes villes telles que la réintroduction des tramways, la plantation d'espaces verts et la création de pistes cyclables.

**Carnets 1946-1984, Actes Sud, 1994*

Jean Baptiste Hugo
Président de l'association
Mai 2020

Fourques

Monsieur le Maire

On me parle d'un projet d'élargissement d'une route sur le territoire de la commune de Lunel. Ce projet me paraît contraire à l'intérêt public. En effet, qui ne voit que la circulation des voitures automobiles s'est accrue dans ~~de telles proportions~~ à un point que bientôt elle sera paralysée. On ne peut déjà plus s'arrêter où l'on veut. Élargir les routes ne fait qu'encourager la multiplication des voitures automobiles - Il serait plus raisonnable d'entraver leur circulation.

Si votre municipalité, a, comme on me l'a assuré, des crédits disponibles, elle pourrait les consacrer à la plantation d'arbres au milieu du boulevard Lafayette et sur des grandes routes qui aboutissent à Lunel. Cela aurait ^{en outre} l'avantage de diminuer le bruit et d'augmenter la salubrité de l'air.

BILLET DES CONFINS

Nous sommes stupéfaits devant notre fragilité insoupçonnée. Et nous avons pris la décision, impensable pour notre civilisation vouée à l'obésité accumulatrice, de tout arrêter, ou presque. Impensable décision, car pour nous, le chaos fécond du vivant n'est qu'un objet de contrôle, assigné à l'utile. L'imprévisible est écarté – à moins qu'il ne soit réduit en calcul – et l'économie vorace est organisée en poches de précaires monocultures industrielles et agricoles qui sont des pièges risques, dépendants du commerce au long cours et des camisoles chimiques et techniques. Des écosystèmes entiers, et les humains qui les habitent, sont voués à la ruine. Elle excite les consommations de tout ordre et la mobilité massive, quels qu'en soient les motifs, même les plus futiles. Pour un instant elle est mise en échec dans son entreprise de pillage du monde. Alors que nous autres humains sommes occupés à nous protéger en nous isolant du mieux possible les uns des autres, alors que nos activités ordinaires s'en trouvent mises à l'arrêt l'étau se desserre sur les autres vivants.

La sonorité du monde est changée. Le silence se fait entendre à la place laissée vacante par les moteurs à explosion, les vols d'oiseaux reprennent possession du ciel. Seule gronde la rumeur des faisceaux électriques du grand cortex numérique qui épuise nos nerfs. Les humains se parlent et s'aiment en effigie. Le ton était déjà donné, il devient plus menaçant. Deux idées sombres apparaissent : l'inacceptable de la mort et la perte de confiance – irrémédiable ? – en nos subterfuges. La mort se met en scène comme en temps de guerre, avec la litanie du nombre des victimes, égrenée chaque jour, sombre comptabilité de notre échec à la tenir en respect. Les danses macabres qui fleurirent aux temps de peste noire sur les murs des églises n'envient rien aux scènes filmées de transports nocturnes de cadavres vers leur crémation, ni aux alignements de corps congelés dans des morgues improvisées.



Bord de Loire, 1955,
Collection particulière

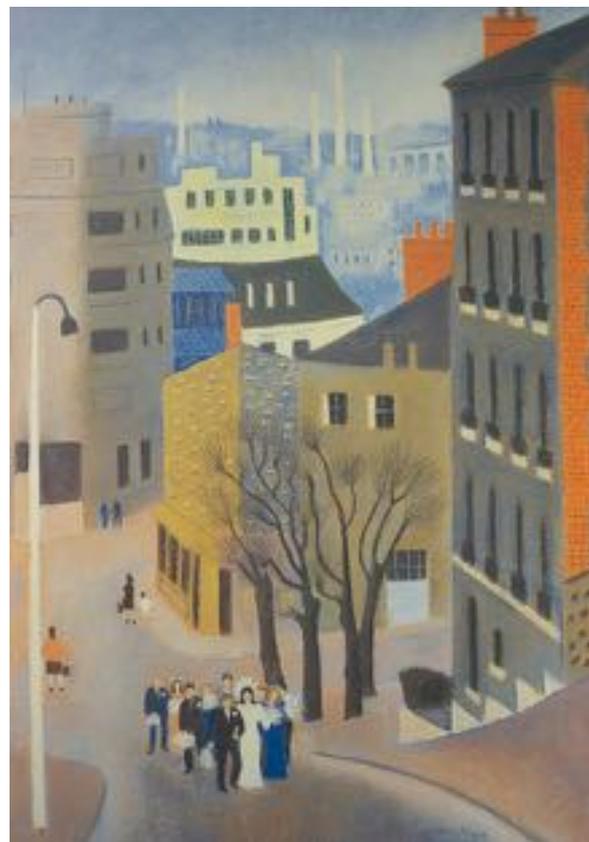


Vue de Luxeuil, 1922, Tempéra sur carton,
13 x 16,5 cm, collection particulière

La mort se montre et nous mesurons la crainte qu'elle nous inspire. Pourtant, la fin du dernier individu d'une espèce animale, ou végétale moins encore, ne nous avait pas tant émus. Les forces mises en œuvre pour sauver des vies sont gigantesques, mais ceux qui soignent sont impuissants à tenir en respect la vague. La crue est trop grosse, elle ne peut être endiguée. Le seul possible est dans le ralentissement de la propagation; il requiert la mise à l'arrêt des activités humaines, et l'abandon de toute relation physique spontanée. Là où il y a peu nous étions les uns pour les autres les porteurs des signes de vie : sourire, rejet, désir, partage, lutte, échange, chacun devient en puissance un danger pour l'autre, soupçonné de porter en lui le germe de la mort elle-même.

Plaisir et déplaisir à être ensemble, à se tenir dans l'espace de la cité, partagé bon gré mal gré, sont désormais proscrits. La mort est ainsi devenue responsabilité collective, la mort honnie, événement immaîtrisé de la Nature, contagieuse malgré notre arsenal, malgré l'emprise de notre contrôle sur le monde. La mort en temps de paix, cantonnée à la sphère privée ou à la statistique de l'allongement de la durée de l'existence, la mort s'étale au grand jour. Elle s'impose comme un échec de la civilisation, celle qui s'évertue à éradiquer les manifestations de la Nature.

Car cette civilisation ne porte plus en elle que sa composante productive, sa capacité de prolifération universelle, sans autre considération plus haute, plus incertaine ou plus profonde, c'est à dire plus humaine. Les bookmakers jaugent la perte de confiance des citoyens dans leurs institutions, dans leurs gouvernants. Mais la crise est plus sévère, c'est de perte de confiance en nous-mêmes, les humains, qu'il s'agit. Nous pensons avoir établi solidement notre capacité à prévoir, à régler les cadences du vivant, même si le climat nous donnait quelque inquiétude, sans cesse repoussée.



Les Mariés de Moulineaux, 1946, pastel sur papier, 114 x 80 cm, collection particulière

Car l'ordre régnant est bien celui de la production mécanique, machinale, la chair humaine n'est plus qu'un élément statistique permettant de mesurer ses accroissements, l'effondrement du vivant non humain un simple dégât collatéral, un indésirable comptabilisé. Dans le désert où nous nous avançons, nous sommes bien loin de ce qui nous fonde, des fêtes hésitantes de l'âme, de l'amour, du poème, des divins.

Cette fois peut-être la culpabilité se renforce, plus sourde et plus lancinante, celle de nos destructions à l'échelle de la Terre, celle qui abrite nos existences et pourvoit à nos besoins vitaux. Le siècle écoulé semble bien être voué au suicide collectif, avec l'assurance rageuse de tout emporter avec nous. Et la pandémie nous apparaît comme signe avant-coureur des maladies du corps blessé du monde et non comme phénomène isolé. La menace se précise, celle de l'effondrement de notre projet dominateur. La mise à l'arrêt de l'économie humaine, favorable à l'économie de la nature, favorable au monde dans sa part non-humaine – et peut-être à la faible part humaine qui est encore du monde – nous fait apparaître tels que nous sommes devenus : les ennemis du vivant. Jusqu'à cette recombinaison soudaine d'une protéine capable de nous tenir, au moins provisoirement, en échec, et d'enfoncer nos lignes de défense. Il y a comme un signe de dégoût de soi, devant la puissance d'une prolifération supérieure à la nôtre et qui nous ressemble : elle s'insinue partout et se nourrit du corps même de ses destructions. C'est de son épuisement que nous attendons le salut.

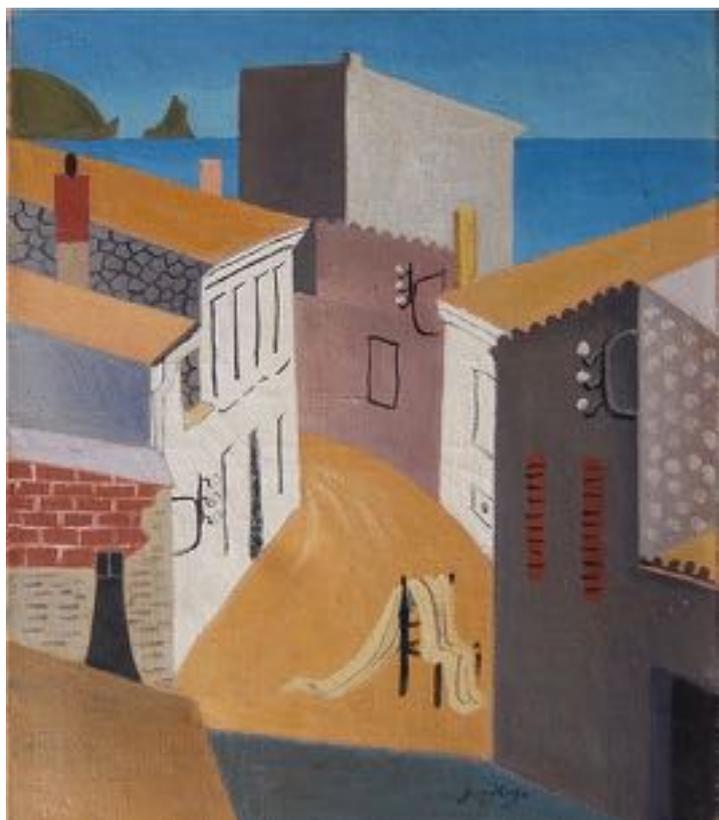
Le choix s'offre à nous de poursuivre, de creuser encore la séparation aberrante, délétère, de nature et de culture, à l'origine de notre mépris, ou de tenter la réconciliation. Si une fois sortis de nos murs, une fois nos forces revenues, nous reprenions le cours de nos opérations de destruction ordinaire du monde dont nous sommes faits, nous n'aurions connu qu'une halte étrange et brève sur le chemin du suicide.

Henri de Pazzis
Mai 2020

Henri de Pazzis, paysan-poète cultive depuis 2015, près de Saint-Rémy-de-Provence, des variétés de blé ancien et fabrique sa propre farine. Son dernier livre, « Murmures du Monde » vient de paraître aux éditions Hozhoni.



Rue au pressoir, 1954, huile sur toile, 79 x 63,5 cm
Collection particulière



Rue à la chaise, Estartit, 1953, huile sur toile, 54,6 x 45,7 cm. Collection particulière



Le marché de St Afrique, 1979, 14,7 x 9,5 cm
Collection particulière



Rue au Pays de Galles, 1971,
Collection particulière



La pompe à essence, 1956, huile sur toile, 54 x 65 cm. Collection particulière

L'ouverture de l'exposition « Jean Hugo, un univers dans la main » prévue au Musée Médard de Lunel, le 6 Mai, est repoussée au mois d'octobre

Jean Hugo, un univers dans la main

Du 6 mai au 26 septembre 2020

Vernissage le mercredi 6 mai à 19 h

Axé sur la mise en valeur du patrimoine écrit et des richesses artistiques de son territoire, le musée Médard consacre un deuxième volet au polyédrique parcours du peintre et décorateur Jean Hugo (1894-1984). En 2014, le public avait pu contempler dans nos salles le *Petit Office de Notre-Dame*, manuscrit finement enluminé.

Fruit d'une étroite collaboration avec la famille Hugo, cette nouvelle exposition restitue le contexte d'inspiration de Jean Hugo dont son lien indéfectible à la campagne, les vignes et les paysages de Camargue.

C'est après avoir œuvré dans le milieu parisien des plus grands artistes, que l'arrière-petit-fils de Victor Hugo s'installait en 1931 à Lunel au mas de Fourques, développant une vision picturale poétique et très personnelle. Quant à sa prédilection innée pour la littérature et le livre, plusieurs étapes de création sont présentées autour d'images et illustrations : dessins, notes, croquis, maquettes... C'est également une approche de multiples techniques de reproduction : gravure à la pointe sèche, gouache et pochoir, lithographie. De ses contemporains aux grands classiques (Cocteau, Char, Racine, Scève), on perçoit chez Jean Hugo une forte empreinte de bibliophilie qui fait écho à la bibliothèque de Louis Médard, d'ailleurs identifiable comme un de ses aïeux par descendance de la famille Ménard. Grâce aux œuvres et à la documentation conservées par sa famille, cette exposition veut célébrer l'intimité de l'artiste : son goût pour la miniature, à travers les filiations spirituelles, du Moyen-Âge aux primitifs, ses œuvres plus modestes, comme les étiquettes, les ex-libris et le catalogue de vins pour Nicolas.

Un hommage à Jean Hugo, à sa vision émerveillée du monde, à un univers qu'il nous livre avec la posture d'un sage et humble artisan !

Un article, “ Jean Hugo, humaniste et botaniste” est paru début Mars dans le numéro 9 de la revue Garden Lab, à l’occasion de la découverte dans les archives du Mas de Fourques de l’Herbarium Hugonense, un répertoire des plantes citées dans l’oeuvre de Victor Hugo, établi minutieusement par Jean Hugo.

GARDEN LAB

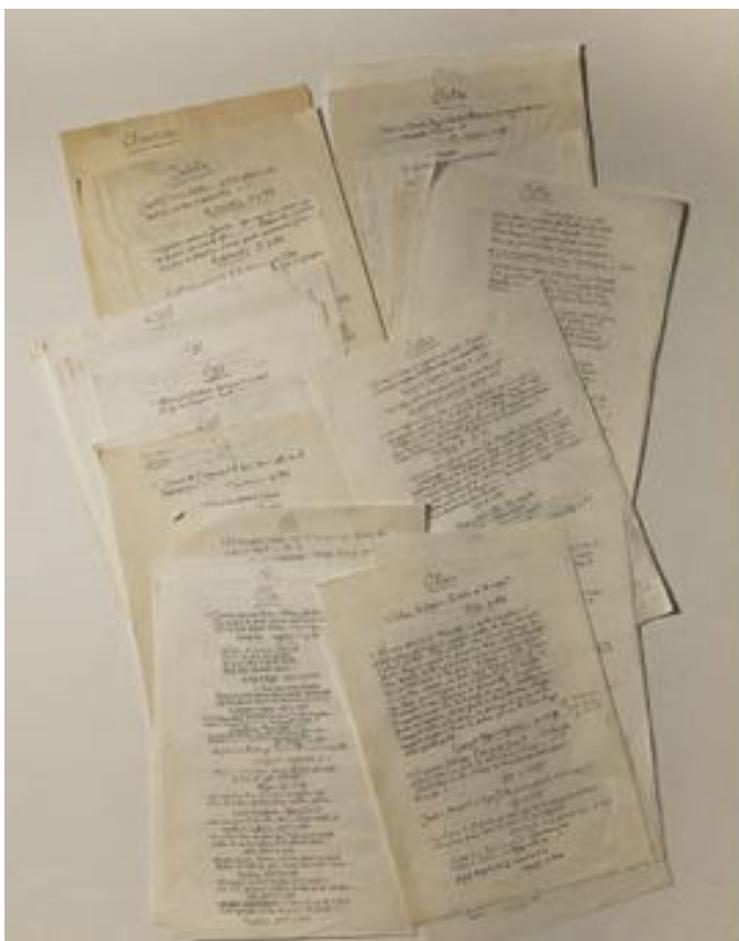
EXPLORE LES JARDINS DE DEMAIN

#09



DESIGN_ COMMENT RENDRE COMPTE DE LA DIVERSITÉ VÉGÉTALE ?
INFLUENCES_ DES JARDINS DE COLLECTIONS RÉINVENTENT LEURS MISSIONS
EXPLORATEURS_ FRANCIS HALLÉ ET PATRICK BLANC : LES BOTANISTES SONT
INDISPENSABLES À LA CONNAISSANCE DU MONDE VIVANT
AILLEURS_ MARC JEANSON, UN BOTANISTE AU JARDIN MAJORELLE

PRINTEMPS 2020



ACTIVITES DE L'ASSOCIATION

Nous avons annoncé dans le précédent numéro de la Lettre que l'association des Amis de Jean Hugo s'était mobilisée pour aider une classe d'élèves de terminale du Lycée Victor Hugo à financer un voyage à Guernesey, prévu au printemps 2020. Ce voyage a dû être annulé et nous espérons qu'il sera reprogrammé au cours de la prochaine année scolaire.

MISCELLANÉES

Le directeur de publication de la « Lettre » est Jean-Baptiste Hugo, également président de l'association des Amis de Jean Hugo : jbhugo5@gmail.com. Téléphone 06 02 38 54 67.

La « Lettre de Jean Hugo » est adressée par mail par commodité et souci d'économie. Pour une réception par voie postale, prière d'en adresser la demande par téléphone au directeur de publication. Toutefois, nous précisons que cette option gratuite n'est proposée qu'aux seuls adhérents.

Les demandes d'adhésion à l'Association des Amis de Jean Hugo sont les bienvenues : cotisation individuelle 20 euros, couple 30 euros. Chèques à établir à l'ordre de « Association Jean Hugo » et à adresser au trésorier, Jean Claude EVRAT, 655, chemin du mas de Figuières 34400 SAINT-JUST.

Chaque lecteur est invité à contribuer à la vie de « La Lettre de Jean Hugo », soit par l'envoi de commentaires, soit par des propositions d'articles. Les textes seront étudiés par le comité de rédaction en vue de leur éventuelle publication. La prochaine « Lettre » aura pour thème « Jean Hugo, illustrateur de livres » et paraîtra à l'automne, à l'occasion de l'exposition, au Musée Médard de Lunel, des livres illustrés par Jean Hugo.